

Claude Jutra
Les paradoxes d'un mythe [2^{ème} partie]

Mario Patry

Number 276, January–February 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65754ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Patry, M. (2012). Claude Jutra : les paradoxes d'un mythe [2^{ème} partie].
Séquences, (276), 16–17.



Claude Jutra

Les paradoxes d'un mythe [2^{ème} partie]

À la fin de son premier long métrage de fiction dramatique, **À tout prendre** (1963), Claude Jutra marche sur un quai et se jette à l'eau. Quelqu'un demande : «Avez-vous vu Claude ?» Funeste présage d'un destin marqué par un sort digne d'un héros de tragédie grecque. Après son accident en 1964, Claude redouble d'ardeur, car, de toutes les émotions, celle d'échapper à la mort est la plus forte. Il entame donc la plus brillante partie de sa carrière et, en pleine Révolution tranquille, se révèle rapidement comme la figure de proue du cinéma québécois, au sein duquel il réussira toujours à créer une salutaire émulation. Jamais il ne s'est imposé, mais il a plutôt imposé^[1].

Mario Patry

En 1966, il réalise *Comment savoir* (23 minutes) qui est, de tous ses films, celui qui a sans doute le plus mal vieilli, suite à la révolution fulgurante de l'informatique dont il y est question. Mais la même année, il remporte pour ce film la plaque du Lion de Saint-Marc à la 17^e exposition du film documentaire à Venise (où il se lie d'amitié avec Bernardo Bertolucci), de même qu'une mention spéciale au Festival du film canadien et un diplôme de mérite au Festival du film de Melbourne en 1968. En 1966 toujours, il réalise un court métrage de 15 minutes, *Rouli-roulant*, dont il assure les images, le commentaire et le montage. En 1969, Claude Jutra surprend tout le monde avec un concept assez révolutionnaire, où il se montre préoccupé par la jeunesse post-soixante-huitarde, et va jusqu'à filmer, pour chacun de ses protagonistes, un rêve éveillé : c'est *Wow*, un documentaire de l'ONF d'une durée de 94 minutes, dans lequel il révèle la très charmante Monique Simard, qui deviendra une personnalité marquante du Québec moderne. Puis enfin, en 1970, il réalise un premier film de court métrage en 35 mm couleur d'une durée de 10 minutes, *Marie-Christine*.

Le prochain film de Claude Jutra va imprimer un électrochoc à l'échelle du Canada entier, aussi provocant que le cri de ralliement du général de Gaulle «Vive le Québec libre!»^[2], lequel

avait été lancé du haut du balcon de l'Hôtel de Ville de Montréal le 25 juillet 1967 et avait provoqué la création du Parti québécois par René Lévesque le 11 octobre 1968. *Mon oncle Antoine* sera reconnu à l'échelle d'un pays qui n'avait d'autre statut que celui d'être un *domestic market* des États-Unis comme le plus grand film canadien de tous les temps en 1984. Ce film, quoiqu'il défie toute comparaison, s'élève au niveau des plus grands chefs-d'œuvre internationaux, que ce soit *La Règle du jeu* (1939) de Jean Renoir, *Citizen Kane* (1941) d'Orson Wells ou *8½* (*Otto e Mezzo*, 1963) de Federico Fellini. Mais *Mon oncle Antoine* n'a pas pris une seule ride en 40 ans... Busley Crowther, qui a défendu le cinéma étranger dans le *New York Times* des années 40, 50 et 60, particulièrement celui de Rossellini, de De Sica, de Bergman et de Fellini, a d'ailleurs déclaré, le soir de la remise des prix Etrog à l'occasion du 23^e palmarès du film canadien à Toronto en 1971, que Claude Jutra était «un héros national des arts»^[3], ce qu'il deviendra effectivement de son vivant et à titre posthume^[4].

Mon oncle Antoine a suscité plus de 150 articles dans la presse canadienne, exploit que seul Denys Arcand pourra égaler, mais à trois reprises! Ce film pourrait se rattacher à un genre particulier, le *Canadiana*, qui est un fait *sui generis*, car il n'entraînera ni élèves, ni école, bien qu'il ait déterminé

Photo : Claude Jutra sur le tournage de *Mon oncle Antoine*

de nombreuses vocations... Enthousiaste et confiant à l'issue de son tournage, Claude pourra confier en juin 1970: «Ce que j'aime surtout dans le cinéma, c'est le cinéma. Pour moi, le cinéma, c'est tout: absolument tout.»^[5]

Le succès critique et public de *Mon oncle Antoine* donne la liberté à Jutra de tourner une première superproduction historique, qui s'élève à un million de dollars canadiens en 1972, en adaptant pour le grand écran le très bon roman d'Anne Hébert, *Kamouraska*^[6].

Mais un bon roman ne fait pas malheureusement un bon film. D'autant plus qu'il s'agit de la première coproduction franco-canadienne et qu'elle lui impose, au passage, le musicien Maurice Leroux, qui signe une partition pitoyable. La présence de Philippe Léotard (un acteur révélé au cinéma par son ami François Truffaut en 1970 dans *Les deux Anglaises et le continent*) n'arrange rien à l'affaire. Il y a, cependant, une anecdote savoureuse à propos de ce film. Se trouvant en dette envers Claude Jutra, qui lui a offert son plus beau rôle au cinéma, Geneviève Bujold a voulu se donner à lui dans son appartement. Mais celui-ci lui a signifié de se rhabiller, en lui disant: «Pas entre nous! Ce n'est pas nécessaire...» Geneviève Bujold avait, en effet, sauvé la production de *Mon oncle Antoine* deux ans plus tôt.

Le film sort le 29 mars 1973. Il reçoit un accueil mitigé de la critique et est un échec auprès du public, ce qui est toujours fatal pour un cinéaste, d'autant plus que cela entraîne une désaffection à l'endroit du cinéma québécois des deux côtés de l'Atlantique. Claude lui-même en est très conscient et n'entretient aucune illusion quant à son propre avenir: «Si j'avais une once de go-getting en moi, avec les chances que j'ai eues, je crois qu'effectivement, j'aurais tout accompli, j'aurais comblé les espoirs qu'on fonde sur moi maintenant, bien à tort d'ailleurs. Dans deux ans, regardez ça, je vais tout gâcher. Et pourtant j'ai tout en main, c'est vrai, un go-getter irait loin à ma place.»^[7]

Faisant un constat aussi amer que lucide sur ses deux derniers films, il peut enfin dire: «(...) le premier est un accident, une idée venue au cours d'une brosse avec Clément Perron, et le second est une commande.»^[8] Claude Jutra venait alors d'accepter le prix Victor-Morin de la SSJBM le 13 novembre 1972 et refusera celui du Gouverneur général du Canada le 22 novembre suivant, avec Geneviève Bujold. Il écrira avec un peu de présomption: «D'abord, je n'en ai pas besoin. L'appréciation des spectateurs de cinéma est le seul honneur que je brigue vraiment.»^[9]

Cette marque de courage, à la limite de la témérité, lui coûtera l'obligation de s'exiler à Toronto après le désastre de son dernier film, *Pour le meilleur et pour le pire* (1975), qui est son film le moins satisfaisant, malgré une bonne performance de Monique Miller.

Étant réduit au chômage en 1975 et n'ayant jamais gagné plus de 9000 dollars durant les années 70 (alors qu'un cinéaste permanent de l'ONF en faisait 12000 \$), son exil sonne le glas de la première industrie du cinéma québécois. Faute d'espace, nous passerons sous silence son œuvre canadienne-anglaise qui n'aura, de toute façon, aucune audience au Québec et ne laissera aucun souvenir. Lorsqu'il revient en 1984, avec *La dame en couleurs*, à partir d'un scénario de Louise Rinfret, il livre son film testament sur la conscience lucide et l'aliénation. Métaphoriquement, l'action se déroule à Saint-Jean-de-Dieu,



Claude Jutra

un asile psychiatrique, et aborde les thèmes de l'enfance brisée et de la folie à l'époque de Duplessis.

À la fin de sa vie, Claude Jutra n'est plus entouré que par sa sœur, Mimi, et quelques amis intimes qu'il appelle quotidiennement. En proie à l'angoisse, à la folie et à la solitude, sa dernière pensée sera de confier ses chats à Mimi, en la priant d'en prendre bien soin, espérant peut-être lui-même se retrouver auprès de François Truffaut ou se réincarner sous cette forme... Il disparaît le 5 novembre 1986 et son corps sera retrouvé le 19 avril 1987 à Cap-Santé. Ses funérailles auront lieu à l'église Saint-Louis de France à Montréal le 15 juin suivant. Son ami Michel Brault prononcera son oraison funèbre, malgré leur rupture professionnelle depuis *Kamouraska* en 1973.

Un parc lui sera consacré le 6 octobre 1997, à l'angle des rues Prince-Arthur et Clark, sur l'initiative de Lucette Lupien, alors présidente de l'Association des réalisateurs et réalisatrices du Québec, et à la suite d'un don de Charles Daudelin, qui crée en son honneur une sculpture assez remarquable. Une réplique miniature est reprise pour le Gala des Jutra, le 7 mars 1999, sur décision unanime des 11 associations professionnelles du cinéma québécois! La même année, Jim Leach consacre une étude de 306 pages à l'ensemble de son œuvre: *Claude Jutra Filmmaker*, laquelle n'a pas encore été traduite. Nous allons y remédier.

[1] Louise Barrière, *Elespec*, 31 mars 1978, p. 25.

[2] *De Gaulle au Québec*, Montréal, Les Éditions Actualité, 1967, p. 27.

[3] *The Gazette*, Dane Lankon, le 19 novembre 1971.

[4] Busley Crowther a été critiqué au *New York Times* pendant 27 ans, soit de 1940 à 1967. Il était membre du jury le 1^{er} octobre 1970.

[5] *Claude Jutra, cinéaste du Québec*, volume 4, Conseil québécois pour la diffusion du cinéma, 1970. Propos recueillis par Jean Chabot, André Melançon et Paul Rioux, p. 16.

[6] Anne Hébert est née à Sainte-Catherine-de-Faussambault le 1^{er} août 1916 et décédée le 22 janvier 2000 à Montréal. Elle a vécu à Paris pendant 32 ans, de 1965 à 1998.

[7] *Le Devoir*, Montréal, 2 décembre 1972, Cahiers Arts et lettres, propos recueillis par Robert-Guy Scully, p. 13.

[8] *Ibid.*

[9] *Le Devoir*, 25 novembre 1972. Lettre ouverte de Claude Jutra.